LE « JE » DANS L'IMPASSE ET AGONIES DE DANIEL BIYAOULA : UNE SUBJECTIVITE PROBLEMATIQUE

Dorgelais Miguel SINGUISSA BIENE (Doctorant)
Université Marien Ngouabi
migueldorgelais2017@gmail.com

Résumé

Cet article aborde la question des modalités de présence du sujet énonçant dans L'Impasse et Agonies de Daniel Biyaoula, deux textes de la littérature de la migritude qui mettent en exergue des personnages en proie à des problèmes identitaires majeurs. Cette configuration entraine une subjectivité problématique qui participe de l'éclatement du sujet. Celui-ci, étant dans un premier temps singulier, se manifeste par la suite par la décomposition du sujet particularisant en « je familial » et en « je racial ». L'objectif d'un tel travail est de montrer, à partir de l'approche énonciative et psychologique, que la subjectivité dans un contexte africain semble problématique en ce qu'elle s'énonce à la fois comme singulière et plurielle ; comme statique, continuité et rupture.

Mots-clés : *Sujet énonçant, subjectivité, éclatement, identité.*

Abstract

This paper addresses the question of the modalities of the presence of the subject enunciating in L'impasse and Agonies by Daniel Biyaoula, two texts from the literature of Migritude which highlight characters plagued by major identity problems. This configuration leads to a problematic subjectivity which participates in the subject. The latter, being initially singular, manifests itself thereafter by decomposition of the particularizing in "family I" and "racial I". The objective of such work is to show, from the enunciative and psychological approach, that subjectivity in African context seems problematic in that it is expressed as both singular and plural; as static, continuity and rupture.

Keywords *Enunciating subject, subjectivity, burst, identity.*

Introduction

L'une des particularités du discours romanesque biyaoulien est l'inscription du personnage principal dans la diégèse à partir du pronom personnel « je ». Cette modalité de présence dans le discours narratif met en place un narrateur homodiégétique représentant le centre des événements. Il faut dire que c'est à partir de ce « je » que le personnage principal manifeste sa présence au monde et se donne à définir comme

tel par l'autre. Cependant, cette subjectivité semble problématique dans la mesure où celui qui s'énonce à partir de ce « je » se conçoit à la fois comme une entité unique et plurielle. L'œuvre de Daniel Biyaoula semble si complexe que son personnage revêt plusieurs identités. L'on ne sait toujours pas le référent qui se cache derrière la profération du « je » dans le discours du sujet énonçant. On peut alors se demander si le « je » s'énonce toujours comme une entité identique à « soi-même » (Paul Ricœur : 1990) ou s'il est le résultat du regard de l'autre. C'est cette particularité de la textualisation du sujet énonçant que nous voulons analyser dans cette étude. Mourina Chatti(2018), Lydie Moudileno(2006) ou encore Françoise Cévaër(2008) ont mené quelques réflexions sur l'une des œuvres de Daniel Biyaoula, à savoir *L'Impasse*. Les trois auteures dressent à leur manière le portrait d'un « Parisien » pris dans le prisme du voyage. Elles mettent en avant les enjeux de la « migritude » dans la construction identitaire des personnages. Si Lydie Moudileno s'attache au phénomène du dandysme comme signe de la manifestation identitaire, Mourina Chatti et Françoise Cévaër prennent appui sur les notions de stéréotypes comme modalité de représentation de l'autre. Dans l'un et l'autre travail, qui sont d'une contribution majeure, on ne saisit pas vraiment la question de la subjectivité du sujet énonçant qui paraît particulièrement intéressante dans la compréhension de la notion de l'identité telle qu'elle se déploie dans l'univers romanesque biyaoulien. Voilà pourquoi nous nous intéressons à la proforme « je » qui prend en compte le « sujet » dans le discours. Un tel travail peut permettre de saisir la notion de la voix dans le discours romanesque afin de bien cerner l'entité qui se cache derrière un énoncé. Nous nous posons alors deux questions : dans quelle mesure peut-on parler de la subjectivité problématique du « je » dans les romans de Daniel Biyaoula ? Quelles sont les différentes figurations du « je » dans l'actualisation discursive chez l'auteur ? Nous partons du postulat selon lequel le sujet de l'énonciation, c'est-à-dire « je » n'est pas toujours le sujet de l'énoncé et que ce « je » est en même temps une réalité singularisante et plurielle dans *L'Impasse* et *Agonies*. Le « je » du protagoniste semble « s'évapore[r], deveni[r] une bulle non-pensante. Le « je » [comme de façon métaphorique] devient « j/e » » (Catherine Rodgers : 2010, 404). Cela entraine inéluctablement des problèmes liés à l'identité du sujet parlant. Avec ce sujet, notre approche se veut énonciative et nous allons nous intéresser particulièrement aux travaux de Dominique Maingueneau sur

la question des déictiques personnels pour montrer de façon pragmatique les modalités d'interprétation du « je » dans le discours. Une certaine ouverture disciplinaire sera aussi observée car les questions de présence au monde et des représentations identitaires et sociales ne vont pas sans prendre en compte l'aspect psychologique.

1. Elucidations notionnelles et théoriques

« Je » fait partie du paradigme de conjugaison de la première personne du singulier. Il a vocation à désigner un individu dans l'actualisation discursive. « JE », qui appartient à la première personne, représente le locuteur. Il suffit de dire « JE » pour que le sujet qui s'identifie en tant que ce « JE » soit vu comme locuteur dans un procès d'énonciation : « « Je », affirme Emile Benveniste, désigne celui qui parle et implique en même temps un énoncé sur le compte de « je » : disant « je », je ne puis pas parler de moi ». (Emile Benveniste, 1966 : 228). En réalité, c'est à partir de l'unité lexicale « je » que le sujet de l'énoncé et de l'énonciation se confondent dans la mesure où ce « je » est à la fois responsable de l'énonciation et présent dans l'énoncé produit. Nous entendons par énoncé le produit de l'énonciation et cette dernière l'acte par lequel le produit apparaît : « l'énonciation se distingue de *l'énoncé* comme *acte de fabrication* du *produit fabriqué*. » (Martin Riegel et *ali*, 2009 :576)
Sur le plan historique, « JE » renvoie donc à un récit autobiographique. Il produit un discours qui lui est autocentré ou réflexif. Il est manifestement singulier puisque renvoyant au vécu individuel du sujet qui se singularise à ce titre par rapport aux autres :

> « Tous les éléments de l'histoire individuelle qui ne se confondent pas avec celle des autres sont exprimés sous le mode de la première personne. Le « Je » renvoie au récit autobiographique des événements qui ont jalonné le parcours [du sujet] » (Benoit Carteron, 1991 : 73)

Cependant, ces expériences ne sont possibles que dans la mesure où le sujet est dans une relation avec l'autre. D'un point de vue psycholinguistique, « la conscience de soi n'est possible que si elle s'éprouve par contraste. Je n'emploie *je* qu'en m'adressant à quelqu'un, qui sera dans mon allocution un *tu* ». (Emile Benveniste, 1966 : 260). Le principe de l'interaction s'énonce déjà à partir de cette conception du sujet dont la conscience de soi en tant que sujet ne se définit qu'en

rapport avec l'environnement et l'apparition d'une composante qui se conçoit comme « tu ». « Je » ici est un sujet unique, se caractérisant par son identité et sa singularité.
Par ailleurs, dans son article sur le rôle des pronoms personnels dans la construction de soi, Benoît Carteron souligne quelques élasticités dans l'emploi de ce pronom. Ainsi s'interroge-t-il au sujet du pronom personnel : « Toutefois, le sujet qui s'exprime est-il toujours identique ? Peut-on différencier à l'intérieur du « je » [des] voix qui s'inscrivent dans une continuité collective… ? » (Benoit Carteron, 1991 : 260)
L'identité suppose l'unicité, une sorte d'homogénéité qui particularise l'individu dans la société. Par contre, lorsqu'on dit « je », parfois le sujet ne se présente pas en tant qu'entité unique, mais plutôt plurielle dans la mesure où le « sujet » engage ou convoque d'autres voix dans ses manifestations. Cette polyphonie énonciative inscrite dans le sujet s'énonçant à partir de « je » ouvre la voie à une possibilité d'interprétation plus vaste. Le « je » dilaté peut alors se concevoir comme une continuité quant à son identification avec le groupe. Littéralement, le « je » se fond dans le groupe à travers un processus psychique qui fait que dans ses *dires*, l'on a l'impression qu'il s'agit en fait d'autres *dires* qui s'entendent. On peut parler ici de la modalité polyphonique qui a d'ailleurs pour objectif l'enchâssement des attitudes et des points de vue du locuteur et d'autres personnages représentés dans l'énoncé. Nous ouvrons notre étude par l'évocation du « je » comme réalité singulière.

2. « Je » : une réalité singulière

Dans un premier temps, la proforme « je » se découvre dans le discours des personnages comme une réalité qui renvoie à une entité singulière. Cette unité linguistique du paradigme de la conjugaison prend tout sens en tant que lieu de la manifestation de la subjectivité du sujet énonçant. Une fois que le « je » est proféré, se laisse découvrir alors la « conscience de soi » faisant du sujet parlant un individu ; c'est-à-dire une réalité singularisante qui se distingue des autres personnages dans l'univers romanesque biyaoulien. Dans *Agonies* (1998), Ghislaine Yula, qui vient d'arriver en France, se trouve face un agent immobilier qui lui propose une chambre dans l'un des quartiers les plus délabrés de la ville de Poury. Celle-ci conteste cette proposition : « Je ne veux pas de l'appartement que vous m'avez attribué ! J'aimerais en avoir un dans un autre, au centre-

ville » (Daniel Biyaoula, 1998 : 16). Un peu plus loin, elle ajoute, « Je ne pourrai jamais vivre dans ce quartier ! Trouvez-moi un appartement ailleurs s'il vous plaît » (*Idem*, P. 16). La présence de l'impératif « Trouvez-moi… » permet à ce personnage féminin de s'affirmer dans le discours. En effet, l'image de l'appartement, un « H.L.M » (*Ibidem.* P.16), qui se situe dans une rue plus que symbolique, « rue du Mouroir » (*Ibidem*.P.16), semble si dégradante aux yeux de Ghislaine qu'elle se sent réticente d'y habiter. A ses réticences, la réponse de l'agent immobilière est sans appel et se base sur des clichés raciaux : « Ce sont des gens comme vous qui sont là-bas, non » (*Ibidem.* 16). Dans cet échange entre les deux personnages, Ghislaine Yula manifeste sa présence au monde en toute conscience et sa subjectivité se singularise. A partir du « je » qu'elle profère, Ghislaine Yula exprime son refus de vivre dans un espace qui semble moribond, un lieu fait d'exclusion où l'homme noir, c'est-à-dire l'immigré, agonise. Cette subjectivité marquée dans le discours permet à Ghislaine Yula de contester ces clichés raciaux dont elle est victime, lesquels transparaissent dans la réplique de l'agent immobilier.

Dans *L'impasse*, l'histoire se raconte à la première personne. Il s'agit d'un récit homodiégétique centré sur le personnage principal qui est Joseph Gâkâtuka. Dans la troisième partie du roman intitulée « La mue », le personnage principal confère au « je » à partir duquel il s'auto-désigne une charge sémantique qui l'individualise. Le « je » qui est dans les deux premières parties « Première constriction » et « Deuxième constriction » synonyme de « constriction identitaire », laisse voir un être qui commence à intégrer son milieu social en se considérant comme Sapeur :

> « Et j'aime comme je suis […] Et mon habillement y contribue. Forcement. Puisque je mets les vêtements les plus scintillants, les plus remarquables, les plus voyants justement pour qu'on me voie ! L'habillement est l'une des nombreuses pièces de mon linceul. Tout comme le jeu, les névroses, la boisson, les femmes… J'y consacre la moitié de mes revenus, bien sûr. » (Daniel Biyaoula, 1996 : 296)

On trouve dans cet extrait l'image d'un personnage qui se complait dans son identité en tant que Sapeur. C'est une identité qu'il a choisie en se transformant métaphoriquement comme l'indique l'intertitre « La mue ». La réalité singulière du « je » observable dans ce passage est consécutive à certains paradigmes relatifs au culte du moi ou aux parades identitaires dans le mouvement de la S.A.P.E. Si le sujet énonçant se prélasse de

l'image qu'il donne de lui et se contente de l'admiration qu'il suscite à travers son « paraître », il n'en demeure pas moins qu'il reste quelque peu réticent face aux regards inquisiteurs qui le méprisent. Mais avec le temps, le personnage principal s'assume et commence à considérer la couleur de sa peau très noire (il a pour sobriquet « Kala » qui signifie en français « Charbon »), non pas comme une tare, mais comme un aspect qui fait partie de sa vie : « Toutefois, je reste insensible à une chose : le mépris » (*Idem*, P. 297). Cependant, cette singularisation du sujet énonçant demeure en partie apparente dans l'univers romanesque biyaoulien. La subjectivité des personnages semble si problématique que le « je » s'éclate.

3. L'éclatement du « je »

Une observation attentive de la manifestation du pronom personnel « Je » dans *L'Impasse* et *Agonies* montre progressivement que le sujet énonçant se situe sur la voie de l'éclatement. Tout se passe comme si le « je » s'éclate en englobant d'autres personnages. La voix qui est émise par cette instance du discours semble coloriée d'autres voix. Le caractère amorphe du pronom personnel « je » fait presque du sujet une entité plurielle où d'autres voix sont perçues à travers lui. Dans un premier temps, le locuteur, en se désignant, engage en même temps les autres qui sont de la même race que lui. Soit le « je » regroupe tous les Noirs dans la lutte pour la cause africaine, soit il particularise l'individu comme Parisien qui doit cependant honorer la famille. C'est un déictique contraignant dont l'existence de soi paraît conditionnée par le regard de l'autre. Nous distinguons deux manifestations du « je » dans la production romanesque biyaoulienne: le « je » familial et le « je » racial.

3.1. Le « je » familial

L'expression « je familial » s'entend dans *L'impasse* et *Agonies* comme un regroupement des voix des membres de la famille dans la voix des sujets énonçants quand ils s'élancent dans un procès d'actualisation linguistique. Du point de vue esthétique, nous pouvons constater cette fluctuation du « je » familial auprès des personnages tels que Maud Tchikela ou encore Joseph Gâkâtuka respectivement dans les deux romans. Dans *Agonies*, Maud Tchikela et Ghislaine Yula s'entretiennent sur la situation de Maud et les rapports que celle-ci nourrit avec son père.

Elle est depuis peu en couple avec un jeune blanc dont ils partagent un amour presque interdit à cause de leur appartenance raciale. Impuissante devant cet état de fait, mais contestant quand même les prises de position de son père qui veut l'enfermer dans ce cercle, elle confie à sa tante Ghislaine Yula :

> « - Mais Tantine, j'ai seize ans à présent ! J'ai quand même le droit d'avoir un copain ! Mes copines en ont toutes ! Pourquoi je n'en aurais pas, moi ?
> -Ma pauvre Maud. Tes copines se sont des Blanches je suppose ?... N'oublie pas que tu es noire, toi ! De plus, ton père, ce n'est pas pour dire du mal de lui, il est comme tous les Africains. Il croit vivre dans un appartement, mais c'est dans une hutte qui tombe en ruine, qu'il essaie de réparer, de rénover à perte, qu'il vit en réalité » (Agonies, 1998 : 25-26)

Dans cette séquence dialoguée, le « moi » qui renvoie à Maud se distance dans un premier temps de son père qui est vu comme son bourreau. En fait dans ce processus d'actualisation langagière, plusieurs indices montrent bien cette volonté d'échapper à l'emprise de son père. Le connecteur argumentatif « mais » participe stylistiquement à l'expression du refus de Maud à se conformer aux exigences de son père. Comme le montre Dominique Maingueneau, « le plus souvent, ce connecteur [mais] permet de réfuter l'énoncé d'un autre locuteur » (D. Maingueneau, 2001 : 57). Mais la tradition qui est au-delà des aspirations de Maud fond son moi dans le « il » qui désigne son père. Ainsi, de façon tragique, « je » qui représente Maud doit s'unir au « il » de son père dont elle parle avec « Tantine » Ghislaine en s'effaçant progressivement et en se conformant à l'ordre établi et défendu par l'instance tutélaire. Le sujet semble se définir sous l'influence de l'image paternelle. L'apparition de la non-personne « il » et sa forme réfléchie « lui » dans les propos de Tante Ghislaine ne laisse aucun doute en ce qui concerne cette influence sur les décisions de Maud, quoiqu'elle vive en France et pense qu'à un certain âge, les enfants doivent s'émanciper de l'autorité parentale. Dans *L'Impasse* par contre, les fluctuations du « je » sont à observer dans la voix du personnage principal Joseph Gâkâtuka :

> « Lorsque je rentre, il est dix-neuf heures. Je m'aperçois tout de suite combien il a raison, François. J'ai l'impression qu'une honte toute immense a recouvert ma famille. Père fait allusion à ce qui semble mon problème. Il suggère même que c'est le sexe des

> Blanches qui est cause de mon incapacité, qu'il m'a pris ma force, tout. » (Daniel Biyaoula, 1996 : 113)

L'exemple retenu ici est dominé par l'emploi du « je » ainsi que de ses variantes linguistiques qui sont : m', mon, ma. A première vue, ces marques linguistiques paraissent singulariser le sujet. Sur le plan de l'énonciation, il s'agit d'un discours et plus particulièrement d'un monologue intérieur qui laisse entrer le lecteur dans l'univers psychologique du personnage. Mais le contexte d'énonciation fait intervenir d'autres données importantes qui poussent le personnage à philosopher sur sa condition : l'emprise des parents et des membres de la famille dans les décisions ou dans sa manière d'être. D'un point de vue énonciatif, nous remarquons l'alternance de deux personnes de la conjugaison : l'une se trouve dans le versant de la subjectivité « Je » et l'autre du côté de l'objectivation « il ». Mais le discours tenu par « Je » est dominé par la présence du « il » qui exerce une influence sur sa vie et le définit dans ses rapports avec les autres. Les expressions comme « ma famille », « Père fait allusion à ce qui semble mon problème », « Il suggère même que… » montrent que le discours tenu par Joseph Gâkâtuka est loin d'être neutre et empêchent sa subjectivité de se manifester dans sa singularité. Il s'agit ici d'une subjectivité partagée où le sujet énonçant s'efface progressivement pour faire entendre la voix de son géniteur. Comme quoi,

> « S'[il] parle, c'est seulement en ce sens que l'énonciation est vue comme exprimant [son] point de vue, [sa] position, [son] attitude, mais non pas, au sens matériel du terme, [ses] paroles » (Robert Vion, 2009 : 37)

Dans l'extrait que nous analysons, on observe que le « je » est la somme à la fois de Joseph Gâkâtuka et de tous les membres de sa famille. Il implique autant Joseph que l'ensemble de sa famille. La symbolisation "mathématique" serait donc : je = Joseph + la famille. Le sujet se trouve dans une position où sa conscience est partagée par des exigences sociales et traditionnelles. Conformément à l'extrait, le personnage principal qui vient de France doit subir tout un rituel qui le consacre comme Parisien. Ce rituel se fait en deux phases : l'acquisition dans la boutique d'habillement les « Habits de Paris » de nouveaux costumes et cravates d'abord, ensuite la vérification de son pouvoir de séduction. Un Parisien doit être celui qui attire par son aspect et qui tombe les femmes. Mais la seconde option du rite est mal vue par l'intéressé qui décline la

proposition faite par ses parents de prouver sa masculinité avec l'une des amies de ses puinées. De force donc, la famille organise une sorte de complot en envoyant dans la chambre de Joseph une femme sans que ce dernier ne soit au courant. Mais l'attitude de Gâkâtuka étonne ; il ne touche pas cette dernière et lui demande même dès son arrivée de rentrer chez elle alors qu'elle commençait déjà à se dévêtir. La nouvelle de cet échec s'ébruite dans le quartier ; ce qui entraine la honte au sein de la famille. A partir de ce moment, l'échec d'une personne tend à engager le groupe en faisant du « je » un ensemble de désirs qui s'imbriquent, s'entrecroisent et s'opposent. Le « je » est un déictique personnel qui est l'expression du malaise familial. La famille tente de s'identifier dans un « je » qui se trouve aux antipodes de ses aspirations. D'où la nécessité que le « je » se conforme de gré ou de force au groupe et le représente ainsi que le code social l'impose. Ainsi qu'on peut le voir, ce sont les déterminations sociales comprises comme « le poids de la famille » qui impliquent que l'identité soit la résultante d'élan interactionniste. Le déictique « je » qui est d'abord singulier, se donne à lire comme l'expression de la subjectivité plurielle. Autant le refus d'accepter la proposition de sa famille entraine la honte du groupe, autant la réalisation de leur désir semble les réjouir davantage. C'est un signe pour la famille que Joseph n'est pas non seulement émasculé mais aussi impuissant sexuellement :

> « L'arrivée de François me sort de cette ambiance qui m'étouffe. Il est tout excité, mon ami. Il m'a trouvé un témoin, qu'il me dit. Une fille qui habite à quelques pâtes de bicoques de chez nous. Eugénie, c'est son prénom. (…) Il est presque une heure quand on toque à ma porte. C'est Eugénie. Je suis tenté de lui dire de s'en aller, mais l'image de la famille et de François me retient » (Daniel Biyaoula, 1996 : 113-114)

Ici, Joseph Gâkâtuka est à la fois objet "me" et sujet "je", il est le centre des attentions de sa famille. Etant *focaliseur* et *focalisé* en même temps, ce par quoi il se manifeste au monde, c'est-à-dire le pronom « je » qui implique sa dimension en tant que sujet, échappe à son contrôle et fait de lui un être multiple qui doit plaire aux autres et surtout satisfaire aux exigences de sa famille. « Je » apparaît donc dans ce passage comme un sujet tragique qui, symboliquement, donne à voir les passions qui se déchirent. Le tragique justement se définit par la complexité d'une situation existentielle qui ne laisse aucune issue heureuse au sujet. Est

tragique, selon Robert Illustré, ce « qui évoque une situation où l'homme prend douloureusement conscience d'un destin ou d'une fatalité ». La fatalité se traduit dans l'incertitude existentielle relative au dédoublement de sa subjectivité ou la dépossession de « soi ». Voilà pourquoi cette tragédie tend à se manifester plus particulièrement par le renoncement de soi : « mais l'image de la famille et de François me retient ». L'emploi de la particule « mais » qui suggère une opposition, mieux une contradiction entre la volonté de soi et celle du groupe situe davantage le sujet dans cette sorte de tragique filial. « Je » est un pronom personnel qui, de toute évidence, dénote une crise dans la manifestation de soi dans ce qu'il est des rapports avec les autres dans cet extrait. Joseph Gâkâtuka est en proie à une « existence personnelle et sociale toujours incertaine » (Edmond Marc, 2005, 02)

Le « Je » autour duquel sont confondus et Joseph Gâkâtuka et l'ensemble des membres de sa famille, empêche le personnage principal de s'affirmer à Brazzaville. Ainsi, tout se passe comme si Joseph devient un zombie, un personnage sans volonté, sans épaisseur sociale, réduit à s'effacer dans son *égo*, pour adopter une identité de circonstance qui se confond avec à celle des siens. Or,

> « La dimension affective de l'identité est souvent rendue par l'expression de « sentiment de soi » (self-feeling) qui recouvre notamment les notions d' « estime de soi », de « valeur » ou « valorisation de soi », d' « affirmation de soi ». (Idem, 2005 : P. 24)

Ce qui n'est manifestement pas le cas pour Joseph Gâkâtuka. Dire « Je », c'est manifester sa propre présence au monde, se sentir vivre et solliciter l'adhésion dans ce qu'on veut présenter comme image de soi. Une fois que cet élan échoue, l'expression de « valorisation de soi », d' « affirmation de soi » ou encore de « sentiment de soi » prennent un coup et le discours qui découle de cet échec devient dévalorisant. Le dédoublement du « Je » dans *L'impasse* et *Agonies*, montre à plusieurs égards que le sujet vit une crise marquée par l'incertitude. Dans son « je », se trouve incorporée une concaténation d'autres « je », laquelle donne lieu à ce que nous avons appelé une subjectivité plurielle. Le processus d'autoreprésentation et de détermination sociale ne semble plus aller de soi ; il devient conflictuel car ce n'est pas l'individu qui veut se fondre dans le groupe, mais plutôt le groupe qui se fond dans l'individu ou le

sujet. Mais suivant le déroulement narratif, le « je familial » incarné par le personnage change parfois d'identité en devenant un « je racial ».

3.2. Le « je » racial

Cette fois-ci, le « je » sort du contexte familial pour fédérer un groupe encore plus vaste qui est la race. Les données changent. Ce n'est plus le groupe qui exerce une pression sur le sujet, mais plutôt ce dernier qui veut se confondre avec sa race en embrassant ses problèmes. En effet, Joseph Gâkâtuka est confronté à une réalité qui le rend presque fou. La dénaturation des siens à base des produits hydroquinones est pour lui un véritable drame qui annihile le Noir. Si lui-même ne se laisse pas tenter par ces pratiques liées à la desquamation de la peau, il n'en demeure pas moins qu'il se sente plus ou moins comptable de la dépersonnalisation des siens. Il l'est d'autant plus car c'est à partir des autres Noirs qu'on le juge et le définit. Cette dimension du sujet lié au groupe racial est perceptible dans l'extrait suivant :

> « - Docteur, c'est que je me sens une partie du grand peuple noir ! C'est que je me sens lié à chacun de mes semblables par des liens impalpables, par tout ce que nos ancêtres ont vécu, par ce que nous-mêmes vivons » (L.I. p. 257)

Le verbe « sentir » qui attribue à « je » la forte sensation d'appartenir à l'ensemble « du grand peuple noir », laisse voir ce « je » comme un déictique dilaté qui se confond à cet ensemble. Il est vrai que dans sa nature intrinsèque, l'idée de pluralité semble contestée en ce qu'il a la particularité de désigner une seule et même personne. Mais du point de vue esthétique et suivant son contexte d'emploi, le « je » qui renvoie à Joseph Gâkâtuka semble s'étendre à l'ensemble de ce « grand peuple noir » dans ce qu'il recèle comme déterminations sociales à partir des liens sous-jacents qui font que les deux parties soient une et indivisibles. Joseph Gâkâtuka ne se voit plus ici comme un individu à part entière qui peut mener sa vie indépendamment des autres, mais comme une personne incluse et ancrée dans la société dont il veut restaurer l'authenticité de l'identité africaine telle que défendue par les ténors du mouvement de la Négritude. Et l'on comprend mieux cette volonté du personnage principal, narrateur homodiégétique, à partir de la considération que fait l'auteur du corps du Noir quand il se livre aux « parades postcoloniales » : « Chez Daniel Biyaoula, la critique de la parade se fait virulente » en ce qui concerne la « transformation du corps

dans la migration ». (Lydie Moudileno, 2006 : 25) Réhabiliter cette authenticité revient d'abord et avant tout à faire prendre conscience aux siens des dérives identitaires qui sont consécutives aux pratiques liées à la desquamation de la peau et aux rejets des valeurs africaines dont l'origine remonte plus précisément à la volonté du Noir à ressembler au Blanc. Joseph Gâkâtuka devient donc cet espace où son moi intègre les subjectivités des autres membres de son groupe aboutissant ainsi à un conflit identitaire. Son moi se situe, du moins dans les deux premières parties du roman à savoir « première constriction » et « deuxième constriction », du côté de la défense de l'identité africaine alors que les *égos* des siens tournent vers ce qu'ils appellent la modernité. D'ailleurs, Mourina Chatti affirme :

> « se reconnaissent ici [dans le cas de Joseph Gâkâtuka] les lieux et stéréotypes littéraires qui signifient l'enracinement, et donnent au narrateur l'illusion qu'il perpétue *« une continuité »*, et que son identité correspond à une essence, ou une nature, inaltérable, inaliénable, a-temporelle, a-historique. ». (Mourina Chatti, 2004 : 03)

Le « je » renvoyant à Joseph Gâkâtuka sonne presque comme une entité a-temporelle et a-ahistorique puisqu'il se veut aussi bien continuateur de la volonté des ancêtres que moralisateur de ses contemporains. La dimension plurielle du sujet traverse ainsi les époques et le temps. Toute la démarche de celui qui incarne le pronom personnel « je » se résume donc dans la volonté de s'identifier aux autres en essayant de fondre ces derniers dans ce qu'il incarne et représente comme valeurs africaines. Dans *L'impasse*, le pronom personnel « Je » par biais duquel le personnage principal semble se dédoubler à travers la multiplicité des voix qu'il incarne, se situe au niveau de deux plans. D'une part, c'est le groupe qui exerce une pression sur l'individu en envahissant sa subjectivité. D'autre part, la subjectivité du sujet parlant, dans le souci de préserver l'identité africaine, s'identifie à l'ensemble du « grand peuple noir » qu'il porte et dont il se désole.

4. Discussion

Pour parvenir à bien apprécier le phénomène d'éclatement du « je » dans le procès d'énonciation et qui l'inscrit par là-même dans une perspective polyphonique, il est nécessaire de partir des déterminations

psychologiques de mise en forme de la pensée qui placent le sujet dans une situation de conflit entre son *égo* et les aspirations du groupe. L'identité est d'abord et avant tout un phénomène psychologique dont les phénomènes langagiers semblent en être le support. Ce n'est qu'à partir de cet instant que le « je » devient stylistiquement chez Daniel Biyaoula comme un signe linguistique amorphe incluant un ensemble de voix disparates alors qu'il est dans son fonctionnement individualisé. Le fonctionnement du « je » comme sujet éclaté inscrit l'écrivain dans un processus de rénovation scripturale concurremment avec l'aspect identitaire qui traverse toute son œuvre.

Mais cette violence exercée sur le sujet dans sa détermination sociale peut trouver tout son sens dans le contexte africain. Dans la tradition africaine, l'individu en tant que tel n'existe que parce qu'il est inscrit dans un groupe. Amidou Sanogo parle de contagion émotionnelle pour justifier l'éclatement du « je » dans un contexte africain. Ainsi souligne-t-il : « L'indice « je », support de subjectivité, n'est plus individuel puisqu'il s'opère une contagion émotionnelle entre deux ou plusieurs personnes. » (Amidou Sanogo, 2021 : 228) Ce qui fait que chaque fois que le « je » est proféré dans un énoncé, en tout cas en partant de ce que nous avons démontré dans cette analyse, il se produit une rupture entre le sujet de l'énoncé et le sujet d'énonciation. C'est-à dire que « je » ne renvoie pas à celui qui dit « je », mais implique plutôt la conjugaison d'un certain nombre de discours affectifs qui attribuent à la subjectivité une dimension communautaire :

> « La question de la subjectivité revêt, au-delà de l'individualité, une dimension communautaire en lien avec des faits sociaux. Cette remise en cause de la notion de la subjectivité dans la littérature se fonde sur les discours affectifs et subjectifs. Ceux-ci impriment à l'institution de la langue un caractère social par des principes d'influence et de coopération » (*Idem*, 218)

Conclusion

Au terme de cette analyse, nous retenons que la présence du « je » dans *L'Impasse* et *Agonies* de Daniel implique une subjectivité problématique du sujet énonçant. Le pronom personnel « je » à partir duquel les personnages manifestent leur présence au monde, s'inscrit à la fois dans la singularité et dans la continuité. Il y a en effet un véritable problème

qui se pose au niveau de la voix et qui débouche sur des questions identitaires. Cette étude nous a permis donc de comprendre, à partir d'une approche psycholinguistique, c'est-à-dire énonciative et psychologique, que le problème soulevé par la proforme « je » dans les textes romanesques biyaouliens peut être saisi en prenant en compte la dimension psychologique du sujet énonçant dans le discours. Le sujet énonçant est singulier lorsqu'il y a distanciation avec les points de vue soulevés par des voix autres et pluriel quand la voix du sujet énonçant se confond avec d'autres voix. Ce constat nous permet d'affirmer qu'il est possible de parler de la subjectivité problématique chez Daniel Biyaoula dans la mesure où la proforme « je » induit trois figurations : le « je singulier » en tant qu'individu qui se démarque des autres, le « je familial » en tant que la famille se fond dans le sujet, et le « je racial » à partir duquel le mouvement s'inverse dans la mesure où c'est maintenant le « je » qui fond dans sa subjectivité l'ensemble de la race noire. Si le « je familial » impose au sujet une identité tragique en tant que « zombie », le « je racial » quant à lui symbolise la nécessité pour le Noir de réhabiliter son identité. Il symbolise donc une identité de survie. « Je », en dernière instance, n'est donc pas une entité de rupture mais de continuité.

Références bibliographiques

Benveniste Emile (1966), *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard.

Carteron Benoit (1991), « Continuité et discontinuité dans les récits des vignerons. Le rôle du pronom personnel dans la distanciation du sujet à l'égard du passé et du groupe », Langage et Société, N°58.

Cevaër Françoise (2008), « Les stéréotypes, vecteurs de la constriction identitaire chez Biyaoula », in Présence Francophone : Revue internationale de langue et de littérature : Vol. 71 : N°1, Article 10. 2008 Disponible sur : https://crossworks.holycross.edu/pf/vol71/iss1/10, consulté le 15 août 2020.

Chatti Mourina (2004), « Migritude » Jeu de l'identité et de l'altérité », Revue Silène. Article disponible sur http:/revue- silène.comf/index.php ?sp=liv&livre-id-=115, consulté le 10 juin 2018.

Biyaoula Daniel (1996), *L'impasse*, Paris, Présence Africaine.

Biyaoula Daniel (1998), *Agonies*, Paris, Présence Africaine.

Maingueneau Dominique (1993), *Eléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Dunod, 3ème édition.
Maingueneau Dominique (2001), *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Nathan, Edition mise à jour.
Marc Edmond, (2005), *Psychologie de l'identité. Soi et le groupe*, Paris, Dunod.
Riegel Martin, Pellat Jean Christophe, Rioul René (2009), *La grammaire méthodique du français,* PUF, coll. « Quadrige- Manuels », 4ème Edition.
Moudileno Lydie (2006), *Parades postcoloniales. La fabrication des identités dans le roman congolais*, Paris, Paris, Karthala.
Ricoeur Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
Rogers Catherine (2010), « Aux limites du moi, des mots et du monde : Questions d'identité dans *Le Pays* de Marie Darrieusseq », in *Le roman français de l'extrême contemporain. Ecritures, engagements, énonciation*, Edition Nota bene.
Sanogo Amidou, (2021), « La subjectivité par le marquage de l'identité socio-discursive dans les faits d'expression francophones », *in La littérature francophone et ses subjectivités constitutives*, Recherche francophones, La revue de l'association internationale des littératures et cultures de l'espace francophone (AIELCEF), Vol. 1, 202.
Vion Robert, (2005), « Séquentialité, interactivité et instabilité énonciative », Cahiers de Praxématique, [en ligne], 45, mis en ligne en juin 2009, consulté le 21 février 2002, URL :http://journales.openedition.org/praxematique/111;DOI :https: //doi.org/10.4000/praxematique.111